

Sur le terrain

Les étudiants à l'heure du Covid-19

Des étudiants en dernière année à la Haute Ecole de santé Vaud (HESAV) racontent leur engagement dans le cadre de la pandémie de coronavirus. En hôpital ou en EMS, il s'agit de soigner et d'informer les patients dans un contexte éminemment particulier pendant douze heures consécutives, mais aussi de trouver sa place en tant que futur professionnel.

Texte: Wassim Jerbia, Téa Leresche, Estelle Sauty, Louise Schlaefli, Manon Sieber, Fleur Valterio, Annick Anchisi

Le printemps 2020 restera marqué d'une pierre blanche. En quelques heures, la crise du Covid-19 nous propulse dans une réalité professionnelle hors du commun. Apprendre de nouveaux gestes, faire face à l'incertitude, mobiliser ses connaissances et ses compétences, s'adapter au jour le jour, être infirmier et infirmière, un peu avant l'heure.

S'engager, une évidence

À l'appel envoyé par notre école, ça n'a pas fait un pli, s'engager sonne comme une évidence, la concrétisation d'une mission, celle d'œuvrer pour la population. À peine arrivés, nous avons été mises dans le bain, avec cette question qui taraude: allons-nous être à la hauteur? Ce rôle de diplômée, envié d'une part mais craint de l'autre, se vit à même le corps, les émotions se bousculent. Le doute est là, même si nous sommes encadrées par les soignants sur le terrain et par nos référents à l'école. Le théâtre des

opérations, jusque-là connu, est chamboulé. À l'hôpital, en quelques heures, les services de soins sont déplacés, les flux de patients séparés, des équipes reconstituées.

Dans les établissements médico-sociaux (EMS), l'expérience est d'un autre ordre. Ici, c'est la modalité du confinement qui marque. Coupés de leurs proches, les résidents se sentent parfois abandonnés malgré les efforts du personnel. L'usage des technologies de communication n'est pas toujours approprié, l'image à distance parfois anxiogène. Il faut alors user de créativité, installer une résidente sur le pas de la porte de sa voisine pour qu'elle l'écoute jouer de l'accordéon, tenter de se faire reconnaître malgré son masque. Par ailleurs, si à l'hôpital il a fallu enfileur une blouse de diplômée, à l'EMS, il s'agit de se distinguer du rôle d'aide-soignante. À l'hôpital, en EMS ou ailleurs, nous devons trouver notre place comme infirmière et infirmier.

Tenir sur la longueur

Malgré les journées qui s'allongent, douze heures consécutives plusieurs jours d'affilée, nous sommes prises dans une sorte d'élan collectif mis à profit des personnes qui viennent à la consultation Covid avec toute l'appréhension qu'on devine, au service des patients et de leurs proches, des résidents et des équipes soignantes, parfois submergées.

Les incertitudes sont multiples: est-ce que je prends des risques, est-ce que j'en fais courir à mes proches? Combien de temps cela va durer? La situation aura-t-elle un impact sur mon diplôme? Pourrai-je garder mon job d'étudiante, source de financement de mes études? Tout se bouscule dans la tête. Les réponses sont multiples, changeantes, elles en rajoutent parfois au souci d'être performante.

Alors, qu'est-ce qui nous fait tenir malgré tout? L'équipe d'abord, chaleureuse et bienveillante, les collègues de volée aussi, celles et ceux qui vivent des instants pareils aux nôtres, les enseignants qui nous soutiennent, les amis qu'on voit de loin mais qui sont là, qui applaudissent le soir dans leur quartier, la famille fière et présente, les amours. Et puis, quand c'est possible, se défouler, faire du sport, s'échapper un instant. Par moment, c'est la solitude qui domine, quand on est loin des siens ou quand les résidents n'ont que nous sur qui compter.

Identité professionnelle renforcée

Ce qui fait tenir aussi, ce sont nos connaissances et nos compétences acquises jusque-là. C'est proposer, se positionner comme professionnels dans une équipe pluridisciplinaire, faire valoir son point de vue. C'est se sentir utile, savoir qu'on peut aider quelqu'un qui souffre,



Adobe Stock

Les nombreux étudiants engagés pour freiner la pandémie tiennent le cap grâce au fort soutien dont bénéficie la profession actuellement.

La santé mentale en temps de confinement



Julián Vadell Martínez,

25 ans, est stagiaire au Conseil international des infirmières pour le codéveloppement de la stratégie sur l'engagement étudiant. Cet infirmier espagnol détient un master en santé publique et fait un doctorat en sciences de l'éducation à Lyon.

qui a peur. On l'a appris à l'école, on l'a expérimenté en stage, ici on se lance sans filet, il faut faire face et ça marche! C'est aussi l'occasion de tester ses points forts, ce qu'il faut travailler encore. C'est une expérience formatrice à tous les niveaux, en situation réelle, quelques semaines avant d'être engagé comme diplômé.

Des repères pour la population

Cette situation aura plus que toute autre conforté notre choix d'être infirmière et infirmier. À aucun moment nous aurons douté de cela. La crise du Covid-19 nous fait également prendre la mesure du fossé qui existe parfois entre les professionnels de la santé et la population. Les gestes qui nous semblent les plus anodins (se laver les mains, porter un masque, tenir la distance, etc.) ne s'acquièrent pas avec les affichettes. Ils doivent s'apprendre, s'inscrire dans des univers de sens accessibles aux usagers et usagers. C'est là que la question de l'enseignement à la population prend toute son importance. Nous avons évalué la faille entre notre savoir et le sens commun afin d'être des repères crédibles: nous avons démenti des fake news, contré des croyances de tous ordres, rassuré contre des peurs irrationnelles, nous ne nous sommes pas offusqués des erreurs ou des maladresses mais avons tâché de les comprendre pour être plus efficaces, nous avons fait entendre la voix des plus âgés assignés à résidence, nous avons, nous avons... quel boulot! Un dernier mot encore pour dire l'espoir d'être reconnues comme professionnelles autonomes, bien formées et irremplaçables: nous applaudir tous les soirs nous a fait chaud au cœur, nous souhaitons que le bruit se fasse entendre plus loin dorénavant, jusqu'aux oreilles des politiques en charge du système sanitaire afin que notre profession soit enfin considérée à sa juste valeur.

www.sbk-asi.ch/free4students
www.swissnursingstudents.ch



En tant qu'étudiante ou étudiant en soins infirmiers, vous pouvez adhérer gratuitement à l'ASI et à Swiss Nursing Students (SNS).

Les auteurs

Wassim Jerbia, Téa Leresche, Estelle Sauty, Louise Schlaefli, Manon Sieber et Fleur Valterio, étudiants en 3^{ème} année à l'HESAV, **Annick Anchisi**, professeure à l'HESAV, annick.anchisi@hesav.ch

«Je suis fatigué», «Je ne pourrai pas tenir à ce rythme», «Je ne peux pas décompresser», «Je ne me sens pas compris», «J'ai commencé à me médiquer pour dormir», me disent des collègues avec lesquels je partage mon quotidien au travail. Comme je l'ai signalé dans ma précédente chronique, je travaille comme infirmier en psychiatrie en parallèle de ma thèse. Et je dois vous dire que j'ai peur du déconfinement, mais pas à cause du Covid-19, non. Je crains la réaction de mes collègues soignants qui, épuisés par des conditions de travail très difficiles, incapables de se reposer, parfois avec l'impossibilité de partager des moments tranquilles auprès des êtres aimés, atteignent leurs limites. Il faut en parler ouvertement, brisons le tabou. La santé mentale des soignants est une question primordiale qu'il faudra se poser à la sortie du confinement, si l'on aspire à être une société solidaire. Parce que, et ceci ne surprendra personne, cette situation de crise pourrait se répéter. Mais qui prendra soin de la population si les soignants n'ont pas les moyens de se protéger?

J'observe une recrudescence de l'ignorance, avec de plus en plus de professionnels de la santé qui reçoivent des menaces ou des demandes pour qu'ils partent de chez eux, juste parce qu'ils travaillent dans un hôpital ou une clinique. Cette ignorance constitue aussi une pandémie, elle infecte notre société, et ce sont nous, tous les soignants, qui en payons les conséquences. Voici ce que j'aimerais dire à la population: écoutez-nous. Un simple «Bonjour, comment ça va au travail?» peut nous aider. N'ayez pas peur de nous, comme nous n'avons pas peur de vous quand vous êtes malades. Malgré la distance, soyez solidaires avec ceux qui offrent leur temps pour vous servir dans les hôpitaux, cliniques, pharmacies, magasins, dans les casernes et dans les cabinets de consultation. Moi aussi, je souhaite leur dire merci et leur proposer mon écoute et mon temps si cela peut les aider. On s'en sortira, et on pourra fêter avec les nôtres lorsque, enfin, ces zones d'ombres ne seront plus qu'un cauchemar du passé, et un apprentissage pour la vie.



Tu souhaites échanger sur la santé mentale des soignants et étudiants en soins infirmiers dans le contexte de la pandémie actuelle? Ecris-moi à vadell29@gmail.com.